



QUE NOTRE JOIE DEMEURE

EN COLLABORATION AVEC



Télé-Québec

D'APRÈS LE ROMAN de

KEV LAMBERT

PUBLIÉ CHEZ HÉLIOTROPE

17 MARS

11 AVR

ADAPTATION et MISE EN SCÈNE

MAXIME

CARBONNEAU

et

LAURENCE

DAUPHINAIS

DISTRIBUTION

REPÈRES
BIOGRAPHIQUES
DES ARTISTES
TNM.QC.CA

© Hugo B Lefort, Sarah Latulippe,
Eva Maude TC, Angelo Barsetti,
Monic Richard, Andréanne Gauthier,
Hamza Abouelouafaa, Annie Diotte,
Julie Artacho, Jeremy Bobrow,
Eva-Maude TC.



HUGO B. LEFORT
MINISTRE
ET AUTRES RÔLES



DANY BOUDREAU
NATHAN ET AUTRES RÔLES



LOUISE CARDINAL
MAIRESSE
ET AUTRES RÔLES



PHILIPPE COUSINEAU
MICHEL ET AUTRES RÔLES



ANNE DORVAL
CÉLINE WACHOWSKI



MACHA LIMONCHIK
DINA ET AUTRES RÔLES



IANNICKO N'DOUA
PIERRE-MOÏSE
ET AUTRES RÔLES



**MARC-ANTOINE
SINIBALDI**
VALÉRIEN ET AUTRES RÔLES



ZOÉ TREMBLAY-BIANCO
GABRIELA ET AUTRES RÔLES



RUSSELL YUEN
CAI ET AUTRES RÔLES



MOUNIA ZAHZAM
MARINE ET AUTRES RÔLES

ÉQUIPE DE CONCEPTION

CONSEILLER DRAMATURGIQUE
KEV LAMBERT
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE
**STÉPHANIE
CAPISTRAN-LALONDE**
DÉCOR
GENEVIÈVE LIZOTTE
COSTUMES
**MARIE CHANTALE
VAILLANCOURT**
ÉCLAIRAGES
JULIE BASSE

MUSIQUE
ANTOINE BÉDARD
MAQUILLAGES ET COIFFURES
**JUSTINE
DENONCOURT-
BÉLANGER**
ACCESSOIRES
MARIE-ÈVE FORTIER
VIDÉO
FÉLIX FRADET-FAGUY

**THÉÂTRE DU
NOUVEAU MONDE**
EN COPRODUCTION AVEC
LA MESSE BASSE

Argument ◆ Céline Wachowski trône au sommet de sa gloire. Architecte de réputation internationale, elle évolue dans le cercle stratosphérique des gens richissimes, puissants et célèbres. La Montréalaise a sa propre série populaire sur Netflix et a créé avec sa firme, les Ateliers C/W, des centaines de grands projets à travers le monde. Partout, sauf dans sa ville natale. Au bout de quarante ans de carrière, la starchitecte va enfin réaliser son premier édifice d'envergure chez elle : le siège social d'une multinationale, Webuy. ◆ Mais ce projet, déjà un compromis par rapport au bâtiment public dont elle rêvait, ne tarde pas à virer au cauchemar. Un article dévastateur dans un prestigieux magazine américain accuse Céline d'être tyrannique envers son personnel et rend ses constructions responsables de provoquer la gentrification des quartiers populaires où elles sont érigées. Des groupes militants montréalais protestent contre le Complexe Webuy, considéré comme une menace aux locataires vulnérables de Parc-Extension. Céline devient l'objet d'une controverse de plus en plus intense et voit son contrôle sur l'empire qu'elle avait créé lui échapper. Cette femme d'origine modeste s'était pourtant toujours réclamée de valeurs progressistes. Mais qui est-elle vraiment ? ◆ Adaptation du roman primé de Kev Lambert, *Que notre joie demeure* trace le riche portrait d'un personnage insaisissable, tout en décrivant sans manichéisme les disparités entre les différentes strates sociales sur lesquelles notre monde est édifié. Un spectacle qui aborde des enjeux contemporains brûlants et questionne notre relation à l'art et à la beauté qui nous entoure.

**Des entrevues improbables.
Des rencontres mémorables.**

**POUR
UNE
FOIS**

**à voir
maintenant**



web



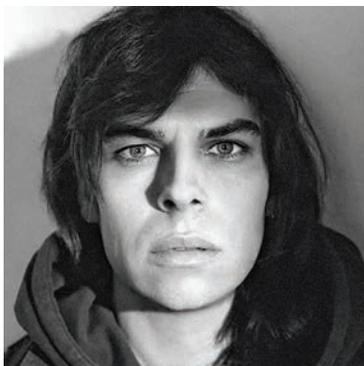
appli



Télé-Québec

KEV LAMBERT

ARTISTE AUX MULTIPLES VOIX



© Julia Marois

Si *Que notre joie demeure* raconte une chute vertigineuse, le parcours littéraire de Kev Lambert dessine plutôt le récit d'une ascension irrésistible. Avec quatre romans en seulement quelques années, l'artiste s'est imposée comme une figure majeure de la littérature québécoise et, plus largement, francophone. Une œuvre déjà très primée, souvent en filiation revendiquée avec de grandes pointures littéraires, mais qui fait entendre sa propre voix, puissante, singulière.

Kev Lambert, qui aujourd'hui s'identifie comme auteure, a l'art d'échapper aux classifications, aux attentes, aux descriptions simples. D'une conscience sociale aiguisée, sensible aux injustices, aux voix des êtres différents, queers, marginalisés par le système socio-économique ou par le patriarcat, ses œuvres portent ainsi une charge de critique sociale, mais sans s'en tenir à un réalisme conventionnel ou à une ligne aisément réductible en vision binaire.

Née Kevin Lambert en 1992, l'artiste de Chicoutimi se démarque de façon assez fracassante dès son premier roman, *Tu aimeras ce que tu as tué*, publié en 2017 chez l'éditeur montréalais Héliotrope. On découvre une écriture inventive, mais qui ne fait pas de quartiers dans cet étonnant récit métaphorique – véritable entreprise de destruction –,

où l'auteure réimagine sa ville d'origine en territoire meurtrier pour les enfants, qui reviennent à la vie pour se venger contre Chicoutimi.

Querelle de Roberval confirme un an plus tard son talent choc et son audace. Une œuvre vitriolique, à l'érotisme sulfureux, qui réfère explicitement à l'auteur français Jean Genet (et à son roman de 1947, *Querelle de Brest*), à travers le personnage gai, Querelle, qui donne son titre au livre. Qualifié de « fiction syndicale », dépeignant la brutalité des rapports sociaux, ce récit raconte un conflit de travail entre les ouvriers en grève et les patrons d'une scierie, une crise qui secoue tout Roberval et dégénère violemment.

Porté par une langue à la fois crue et poétique, se permettant des audaces narratives, le deuxième roman de Kev Lambert remporte, entre autres récompenses, le prix Ringuet décerné par l'Académie des lettres du Québec et le prix Sade en France – ex æquo avec Christophe Siébert –, en plus d'avoir été mis en nomination pour d'autres honneurs. Car dès 2019, l'Hexagone adopte l'auteure québécoise à la langue forte, encensée par la critique et repêchée par une maison d'édition locale. Le Nouvel Attila publie une version un peu remaniée du livre pour la compréhension du lectorat français, intitulée simplement *Querelle*, avant de faire paraître, en 2021, la précédente œuvre de Lambert, *Tu aimeras ce que tu as tué*.



CONSÉCRATION

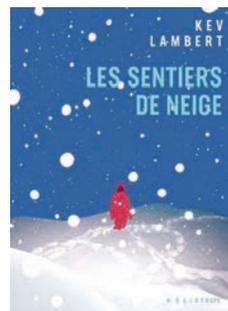
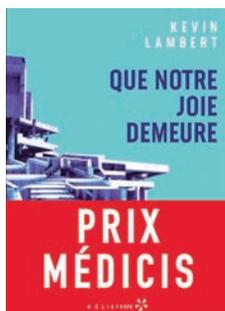
Puis, avec *Que notre joie demeure*, écrit dans le cadre de son doctorat en littératures de langue française à l'Université de Montréal et publié en 2022, Kev Lambert acquiert une reconnaissance exponentielle. Tout en explorant également un gouffre entre les classes sociales, ce roman choral marque une rupture avec l'univers du précédent, changeant radicalement de région et de milieu social dépeints, comme de registre d'écriture. L'auteure y révèle autant d'aisance à pénétrer le monde très sélect du 1% montréalais que celui du prolétariat du Saguenay-Lac Saint-Jean.

Au Québec, Kev Lambert est lauréate à nouveau du prix Ringuet, tandis que la France la couvre d'honneurs, en dépit d'une polémique qui agite le milieu littéraire hexagonal quant au recours d'une « lectrice sensible » pour *Que notre joie demeure* (l'auteure a demandé à la poète et directrice littéraire Chloé Savoie-Bernard de relire son texte, notamment afin de vérifier la crédibilité d'un personnage d'origine haïtienne, Pierre-Moise).

En lice pendant un moment pour le prix le plus renommé, le Goncourt, l'auteure devient la plus jeune récipiendaire du Prix Décembre, et remporte aussi le Prix de la page 111. Surtout, après s'être retrouvée sur les listes initiales de sélection du prix Médicis avec ses deux romans précédents, Kev Lambert rafle cette fois la mise. L'artiste devient ainsi l'une des rares Québécois-es à être couronnée par la prestigieuse récompense, marchant dans les traces d'illustres prédécesseur et prédécesseuse : Dany Laferrière et Marie-Claire Blais. C'est justement à cette grande écrivaine que rendait hommage *Que notre joie demeure*, dont le titre était inspiré directement d'une phrase de son roman *Soifs*, par son écriture polyphonique, ample – notamment dans la première scène de party, long plan-séquence sautant d'un narrateur ou d'une narratrice à l'autre.

DU ROMAN À LA SCÈNE

Un coup de chapeau à la regrettée écrivaine qui ne s'arrêtera pas là. Au printemps 2024, Kev Lambert signait un premier texte pour le théâtre, à l'instigation d'UBU compagne de





création : l'adaptation poignante d'*Un cœur habité de mille voix*, l'ultime roman que Marie-Claire Blais a eu le temps de terminer. Dirigé par Denis Marleau et Stéphanie Jasmin, le spectacle a été créé à Espace Go.

À l'inverse, la voix unique de l'auteure, la force de son œuvre, de ses personnages commencent à séduire les créateurs et créatrices d'autres disciplines artistiques, et, au premier chef, du théâtre. À l'automne 2023, la metteuse en scène Angela Konrad présentait déjà une adaptation de *Que notre joie demeure* au Festival international de littérature (FIL), axée sur la première partie du roman. « Une œuvre qui emprunte à Proust le souffle et les nuances subtiles de la décadence des grands et du temps perdu », écrivait la directrice de l'Usine C sur le site du FIL.

Adapté au TNM par Maxime Carbonneau et Laurence Dauphinais, *Que notre joie demeure* n'est pas le seul roman de Kev Lambert qui fera l'objet d'une transposition scénique en 2026. À l'hiver, le directeur du Théâtre du Trident, Olivier Arteau, montera à Québec sa propre adaptation de *Querelle de Roberval*. Un film inspiré de ce roman serait aussi en préparation, coscénarisé par Lambert elle-même avec Gabrielle Demers.

L'INCLASSABLE

Avec son quatrième roman, *Les sentiers de neige*, sous-titré « conte d'hiver », Kev Lambert étonne à nouveau son lectorat en s'aventurant là où on ne l'attendait pas. Publiée en 2024 au Québec comme en France, cette plongée dans l'univers fantasmagique de l'enfance s'inspire formellement de l'univers d'un populaire jeu vidéo. Exploration des traumatismes vécus dans

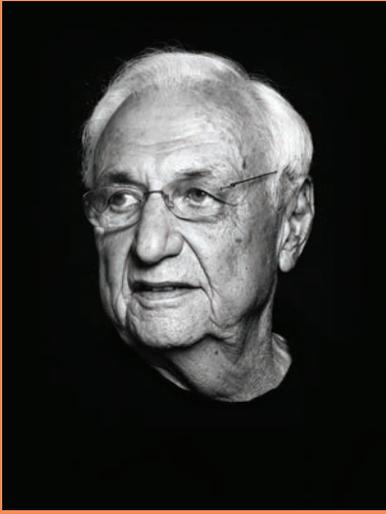
l'âge tendre, le récit rend sensible l'expérience intérieure de deux jeunes protagonistes qui se sentent étranger-ères à leur étouffante famille et à un environnement parfois intolérant : Zoey, un enfant de huit ans à l'identité fluide et sa cousine Émie-Anne, adoptée en Chine.

Les sentiers de neige deviennent le premier roman publié sous le nom de Kev Lambert. L'artiste explique lors d'entrevues dans les médias être en transition dans une exploration du genre : « Ce qui me ressemble, c'est la multiplicité des personnages que je peux mettre en scène dans un livre. Où je me sens libre, c'est dans l'indéfinition. Être plus d'une chose, plus d'une identité, plus d'une personne (...) je n'ai pas l'impression d'être une seule personne, d'avoir une identité fixe ou stable. Je cherche à m'approcher de ce "ni l'un ni l'autre" que je sens en moi. »

Auteure engagée qui ne fait pas le sacrifice de la complexité du monde ni de la nature fondamentalement équivoque des êtres humains, Kev Lambert est de ces artistes polymorphes dont on ne peut presumer où leur créativité les mènera ensuite.

01. Jean Marchand, Christiane Pasquier, Sylvie Léonard, Louise Laprade, *Un cœur habité de mille voix* de Marie-Claire Blais, adapt. Kev Lambert, m.e.s. Denis Marleau et Stéphanie Jasmin, UBU/Espace Go, 2024. © Antoine Raymond

02. Couvertures des livres de Kev Lambert, publiés aux Éditions Héliotrope. *Tu aimeras ce que tu as tué* (2017), *Querelle de Roberval* (2018), *Que notre joie demeure* (2022), *Les sentiers de neige* (2024).



03.



04.



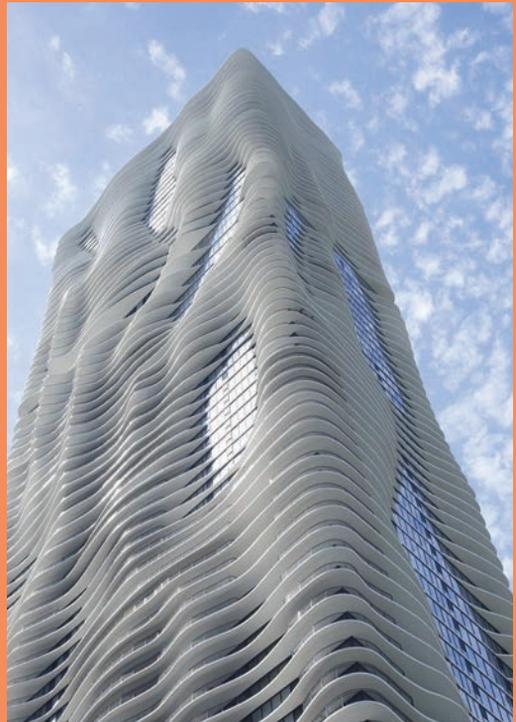
05.



06.



07.



08.

STARCHITECTE

L'invention de ce mot-valise, combinant star et architecte, est révélatrice de l'importance prise par certain-es praticien-nes du premier art dans l'espace médiatique. Un nombre restreint d'architectes sont en effet devenu-es de véritables vedettes internationales dans leur domaine, engagé-es à travers le monde pour dessiner des œuvres-signatures, à l'esthétique distinctive. Des constructions, souvent des édifices publics, qui se démarquent généralement par leur forme spectaculaire, originale.

Selon le spécialiste québécois Georges Teyssot, « la starisation a touché l'architecture tardivement, par rapport aux autres secteurs du savoir ou de la culture. Le public est maintenant ouvert aux œuvres plus expérimentales, alors que les productions d'un Le Corbusier ont pu être franchement détestées au moment de leur création¹. » Et l'utilisation généralisée de logiciels informatiques en architecture permet désormais de concevoir les idées les plus avant-gardistes, d'imaginer des bâtiments aux configurations inusitées, voire paraissant impossibles.

L'un des exemples les plus connus de starchitecte demeure sans doute le Canadien Frank Gehry, qui a grandi en Ontario, dont l'acclamé musée Guggenheim de Bilbao, ouvert en 1997, lui a apporté la gloire. L'érection de l'impressionnante construction en titane – qui faisait partie d'un plan d'urbanisme plus global – a contribué à faire connaître à travers le monde cette ville industrielle en déclin du Pays basque espagnol. Le grand succès du musée, devenu en lui-même une populaire attraction touristique, a eu un effet d'entraînement et a même donné naissance à une expression : on parle de « l'effet Bilbao » ou de « l'effet Guggenheim » pour décrire l'impact qu'aurait une réalisation architecturale iconique sur la transformation, la revitalisation et la croissance économique d'une municipalité.

ET LES FEMMES ?

Les architectes ne sont pas si nombreux à pouvoir revendiquer le titre de starchitecte. Cette élite comprend actuellement, pour ne nommer que ceux-là, l'Italien Renzo Piano, le Néerlandais Rem Koolhaas, le Japonais Tadao Ando, le Britannique Norman Foster, le Français Jean Nouvel, l'Espagnol Santiago Calatrava Valls...

Les femmes, parmi lesquelles l'Américaine Jeanne Gang, sont encore moins nombreuses, l'architecture ayant longtemps été un champ largement dominé par les hommes.

Devenue une figure majeure de cet art à la fin du 20^e siècle, l'Anglaise d'origine irakienne Dame Zaha Hadid (1950-2016) est considérée comme la première starchitecte à avoir émergé. (Kev Lambert fait d'ailleurs allusion à elle dans son roman.) Dans le beau livre *Starchitects: Visionary Architects of the Twenty-First Century*², l'auteur Julio Fajardo ne compte ainsi que 13 femmes, dont deux œuvrant en solo (la Néerlandaise Francine Houben et la New-Yorkaise Esther Sperber), au sein de sa sélection « subjective » de 72 individu-es ou groupes d'architectes les plus intéressant-es de son époque.

Dans une chronique écrite en 2023 pour le site d'architecture Building Design, l'architecte britannique Urna Sodnomjamts estime que l'image de vedette solitaire associée au starchitecte a constitué un problème en soi pour plusieurs femmes dans le domaine architectural : elle a « minimisé la véritable nature collaborative de la profession et marginalisé le rôle de l'équipe. (...) Les femmes en architecture présentent souvent un style différent dans leur pratique, qui met de l'avant la collaboration plutôt que le génie individuel³ », écrit-elle. Mais le portrait pourrait changer. Selon une étude socioéconomique de la profession d'architecte au Québec, entre 2012 et 2022, la proportion de femmes membres de l'Ordre des architectes du Québec est passée de 31,6 % à 43,3 %⁴.

¹ *L'archiplanète*, Stéphane Baillargeon, *Le Devoir*, 25 février 2006.

² Collins Design, 2010, New York, 591 pages.

³ *We've come a long way, but women architects still don't have equality*, www.bdonline.co.uk/opinion 7 mars 2023

⁴ www.oaq.com/wp-content/uploads/2024/01/FAITS_1.pdf

03. Portrait de Frank Gehry. © Atelier Courbet

04. Le Musée Guggenheim de Bilbao, de Frank Gehry. © guggenheim-bilbao.eus

05. Le Heydar Aliyev Center de Baku, de Dame Zaha Hadid. © Helene Binet

06. Portrait de Dame Zaha Hadid. © Steve Double

07. Jeanne Gang devant une maquette. © John D. and Catherine T. MacArthur Foundation

08. La Aqua Tower, de Jeanne Gang. © Steve Hall / Studio Gang



09

LA GENTRIFICATION, UN PHÉNOMÈNE COMPLEXE

Que notre joie demeure évoque un enjeu social dont on entend régulièrement parler depuis quelques décennies : la gentrification. Soit la transformation socioéconomique d'un quartier urbain populaire, par l'installation d'une classe sociale mieux nantie.

C'est dans les années 60 que le terme est défini, dans son acception actuelle, par une sociologue britannique, Ruth Glass : en anglais, *gentry* désigne la petite noblesse ou, par extension, la classe supérieure. Au Québec, où on commence à parler de gentrification dans les années 80, l'Office québécois de la langue française recommande le mot « embourgeoisement », plutôt que cet emprunt à l'anglais – en usage dans le reste de la Francophonie. Mais cela ne fait pas l'unanimité. Dans leur livre nuancé sur le sujet, *Gentriville : comment des quartiers deviennent inabordables*, Marie Sterlin et Antoine Trussart notent qu'en général les quartiers gentrifiés sont plutôt investis par des membres de la classe moyenne, de retour en ville après l'exode en banlieue de ce groupe social à partir des années 50.

À Montréal, c'est dans le Plateau Mont-Royal qu'a d'abord commencé le processus, avant de toucher plusieurs quartiers centraux de la ville, anciennement ouvriers, à partir du début des années 2000. Aujourd'hui, la gentrification s'est généralisée et s'étend jusqu'à Parc-Extension – depuis l'érection voisine du campus MIL de l'Université de Montréal en 2019. Non sans protestations parfois : Hochelaga-Maisonneuve a ainsi été le théâtre d'actes de vandalisme perpétrés à l'encontre de commerces et d'immeubles à condos.

Considérée comme socialement injuste par plusieurs, la gentrification est en effet tenue pour responsable d'une hausse significative des loyers dans le secteur visé et, par conséquent, du déménagement forcé de personnes qui y résident depuis longtemps.

Le phénomène en vient aussi à modifier le visage commercial du quartier, au profit de boutiques répondant davantage aux goûts et habitudes culturelles de cette nouvelle collectivité. Et souvent trop onéreuses pour les populations traditionnelles qui se sentent alors dépossédées de leur milieu de vie.

Les déménagements directement provoqués par la gentrification seraient difficiles à quantifier, selon Marie Sterlin et Antoine Trussart, dû à « une absence de documentation » au Canada. Par contre, écrivent-ils, les « organisateurs des comités logement et autres groupes communautaires ont tous de nombreuses histoires de résidents de longue date de leur quartier qui doivent le quitter, car ils ne trouvent plus de logement abordable¹. »

On relève ailleurs une enquête du gérontologue social Julien Simard sur les personnes âgées des quartiers centraux : « ce sont principalement des locataires de longue date qui sont victimes de reprise ou d'éviction de leur logement par des propriétaires qui utilisent parfois des tactiques malveillantes, niant ainsi leur droit au maintien dans les lieux². »

La gentrification est vue d'un tout autre œil par les autorités gouvernementales qui tendent plutôt à la favoriser. Ce n'est guère étonnant, puisqu'elle « fait augmenter la valeur des propriétés, les immeubles se retrouvent en meilleur état¹ ». Elle a d'ailleurs entraîné

la revitalisation de secteurs de la ville qui avaient été négligés par les pouvoirs municipaux. Preuve que le phénomène n'est pas simple : ce sont souvent des artistes qui, bien involontairement, servent de vecteurs initiaux de gentrification, en investissant des lieux désaffectés au bas loyer, concourant par leur présence même à rendre plus attrayants ces espaces délaissés. Et éventuellement à y attirer des promoteurs immobiliers qui y voient des occasions d'investissement. Si bien que « la frontière entre "gentrifieur" et "gentrifié" est souvent poreuse, comme en témoignent les artistes de plus en plus présents dans les médias pour s'opposer à la disparition de leurs ateliers qui avaient pourtant contribué à la bonne fortune immobilière de leur quartier². »

Notons d'ailleurs que, dans le roman de Kev Lambert, la firme d'architecture de sa protagoniste est logée au 305, rue de Bellechasse. Dans la réalité, cette adresse est celle d'un ancien lieu industriel qui avait été converti en ateliers d'artistes, délogés après que le bâtiment ait été acheté en 2018 par des promoteurs immobiliers. Un lieu qui a donc valeur de symbole.

¹ Gentriville : comment des quartiers deviennent inabordables, de Marie Sterlin et Antoine Trussart. VLB éditeur, 2022, 248 p.

² La gentrification au Québec : les gens, les lieux, les pratiques, d'Alexandre Maltais et Hélène Bélanger, dans Recherches sociographiques, Volume 62, numéro 1, janvier-avril 2021, p. 7-34.

09. Le 305 Bellechasse. © Mélanie Courtois / viedesarts.com

10. Banderole contre la gentrification dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. © Comité logement d'Hochelaga-Maisonneuve



LA MESSE BASSE

LA
MESSE
BASSE

FÉCONDE TRINITÉ

Que notre joie demeure marque la deuxième collaboration du TNM avec La Messe Basse, après *Je t'écris au milieu d'un bel orage*, en 2023. Cette compagnie théâtrale a été fondée en 2012 par Dany Boudreault, Maxime Carbonneau, qui en sont les deux directeurs artistiques, et par Jérémie Boucher, qui partage avec ce dernier la codirection générale. Pensée comme un « lieu d'incubation et de recherche », La Messe Basse a donné naissance à plusieurs créations, explorant souvent des sujets inédits ou peu abordés par le théâtre.

Dès 2016, la compagnie s'intéresse ainsi à l'intelligence artificielle dans *Siri*, un audacieux dialogue sur scène avec l'assistant personnel numérique, dont le texte et la mise en scène sont signés conjointement par Maxime Carbonneau et Laurence Dauphinais, désormais artiste associée de la compagnie. Un spectacle qui tournera au Brésil et en Europe. Le duo créatif poursuit ensuite sa recherche sur la technologie avec *Dans le nuage*, créé également au Festival TransAmériques. La pièce, renommée *Si jamais vous nous écoutez* lors de sa version définitive présentée au Théâtre Denise-Pelletier en 2022, racontait la genèse du Golden Record, disque attaché aux sondes spatiales Voyager.

La Messe Basse porte en scène de nombreux textes de Dany Boudreault : *(e) un genre d'épopée* (2013), *Descendance* (2014), coécrit avec Maxime Carbonneau, et *Corps célestes*, une coproduction du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui dirigée par Édith Patenaude en 2020.

En 2017, dans *La femme la plus dangereuse du Québec*, le dramaturge s'allie à Sophie Cadieux pour incarner l'univers de la regrettée poète Josée Yvon. Puis Boudreault s'associe au créateur d'origine iranienne Gurshad Shaheman pour l'aventure originale de *Sur tes traces*. Créée en 2024 au Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles, puis présentée notamment au Théâtre Prospero, la pièce permettait au public d'écouter à son choix deux monologues joués simultanément, où chacun des créateurs racontait la vie de l'autre.

Et à l'automne 2025, la Messe Basse fera sa rentrée chez Duceppe, comme coproducteur, avec la création *Corps fantômes*. Grand projet écrit à seize mains, sous la script-édition de Dany Boudreault et mis en scène par Maxime Carbonneau, cette fiction documentée fera revivre la réalité de la communauté LGBTQ+ montréalaise au tournant des années 90.

11. Steve Gagnon, Anne Dorval, *Je t'écris au milieu d'un bel orage*, idéation et adaptation de Dany Boudreault, m.e.s. Maxime Carbonneau, TNM/La Messe Basse, 2023. © Yves Renaud



OSER LA RADICALITÉ



© Lucas Harrison Rupnik

ENTRETIEN AVEC MAXIME CARBONNEAU ET LAURENCE DAUPHINAIS ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE

Comédienne, autrice et metteuse en scène, Laurence Dauphinais est une créatrice ne craignant pas les projets d'envergure. On lui doit notamment l'adaptation scénique du documentaire sonore *Aalaapi* ainsi que l'écriture et la direction de *Cyclorama*, une aventure bilingue inédite voyageant entre deux théâtres, le Centaur et le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Membre du Théâtre PàP, elle a récemment cosigné la mise en scène de la fresque *Une fin* de Sébastien David au CTD'A. ♦ Créateur multidisciplinaire, lauréat en 2018 du prix John-Hirsch – attribué à un jeune metteur en scène prometteur dont le travail préfigure des réalisations majeures –, Maxime Carbonneau prête sa plume et sa vision de metteur en scène à la création de plusieurs spectacles de *La Messe Basse*, qu'il codirige. Avec *Je t'écris au milieu d'un bel orage*, de Dany Boudreault, il a signé une première mise en scène au TNM, dont l'immense succès a appelé une reprise la saison suivante. ♦ Les deux artistes, qui se sont rencontrés sur un comité de mise en scène du percutant *iShow*, en 2013, ont souvent créé ensemble, en venant à développer une étonnante symbiose. Le duo prépare une expérience immersive, *Contact 77*, pour le Planétarium de Montréal.

D'où provient le projet d'adapter *Que notre joie demeure*, de Kev Lambert?
Maxime Carbonneau Laurence et moi cherchions depuis des années un texte, comme celui-là, qui nous permettrait de brosser un portrait, une espèce de photographie des enjeux sociaux du Québec. Et lorsqu'on a lu le roman, l'idée qu'il fallait le monter au théâtre s'est vite imposée. L'écriture de Kev est fascinante.

Laurence Dauphinais Elle est tellement clairvoyante. Ses personnages sont complexes. En fait, on n'en revient pas qu'une personne de son âge puisse avoir autant compris le monde, sur plein de niveaux, et être capable de créer des personnages aussi différents les uns des autres, et de les rendre excessivement humains. Kev a voulu s'intéresser aux ultrariches parce qu'on n'a pas accès à ces gens-là. Ils sont dans des forteresses. Et en Céline Wachowski, son écri-

ture a construit un personnage profondément attachant, qui est une énigme de complexité. Ce qui est intéressant, c'est que Céline est pleine de paradoxes. Elle peut parfois avoir un discours super anarchiste, révolutionnaire.

M.C. Kev Lambert est aussi capable de restituer la rhétorique des grandes sphères sociales. Son récit nous permet d'aller dans tous ces univers qui s'entrechoquent et qui souffrent de la façon dont on a construit le monde, en Occident. C'est un système qui ne satisfait personne : dans *Que notre joie demeure*, le système qui sert d'abord les classes dirigeantes est aussi celui qui va les faire chuter. Il finit par desservir tout le monde. Et comme artistes, on s'est beaucoup reconnu-es dans le personnage de Céline, dans les écueils qu'elle rencontre. Cette incapacité d'advenir entièrement comme on l'aurait souhaité. Parce qu'il y a beaucoup d'obstacles mis dans notre chemin : la question de la gouvernance, les conseils d'administration, les industries culturelles... En tant qu'artistes, on est autant victimes de comment on a structuré le système, que Céline ne l'est avec sa boîte, dont le contrôle lui échappe ultimement.

Donc, la pièce est aussi une façon de parler de l'art par rapport aux structures de pouvoir ?

L.D. Oui. Et de la beauté. Céline revient beaucoup là-dessus. Elle critique le Québec en disant que c'est une société du médiocre, entre autres, à cause de la règle du plus bas soumissionnaire¹. Elle dit : on ne peut jamais avoir de grandes idées, on doit tout le temps ne pas dépasser du lot et ne pas déranger. Cette espèce

de compromis éternel tue l'art dans l'œuf, tue les rêves. Il y est beaucoup question du compromis versus la radicalité. Céline est une radicale ! Elle s'attaque à notre peur et à notre désir de consensus. Je pense que c'est ce qui nous a autant touché-es.

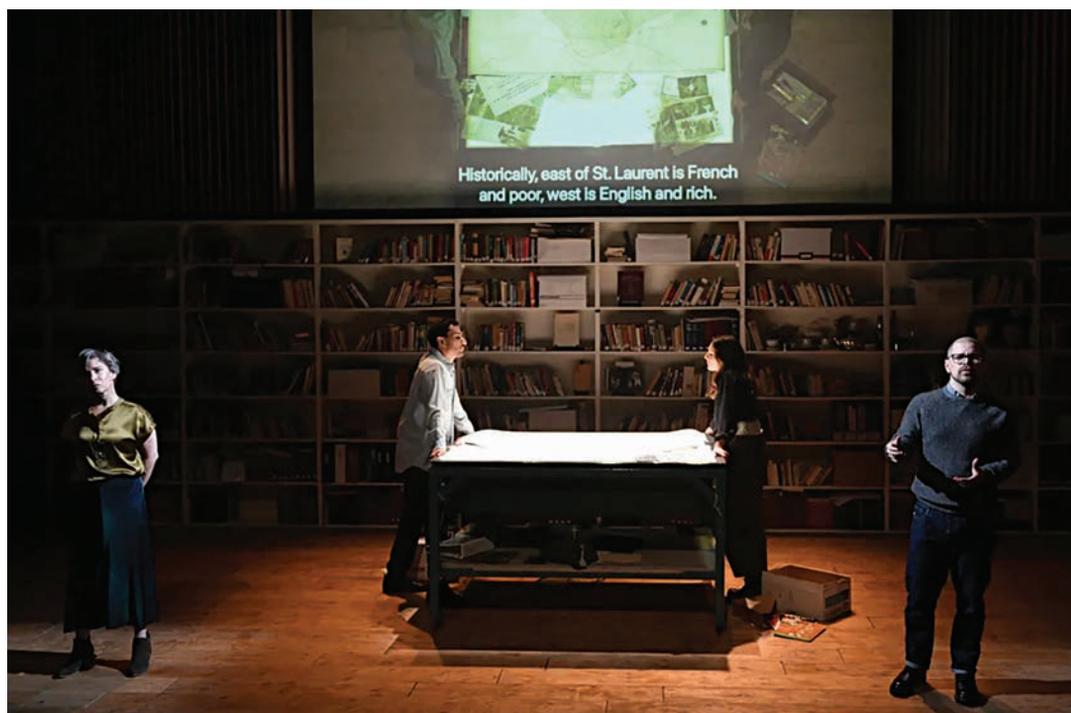
M.C. Et Céline prend conscience petit à petit de la fiction dans laquelle elle s'est inscrite, malgré elle. Son obsession de Marcel Proust reflète ça. Elle se met à réaliser qu'elle est un personnage, qu'elle s'est inventée elle-même dans un récit qu'elle a dirigé, jusqu'à en devenir victime. Il y a la Céline Wachowski qui est le personnage médiatique, et celle qui est restée dans l'enfance.

Que pensez-vous du fait que la figure de pouvoir au centre du récit soit une femme ?

M.C. C'est essentiel. On l'a vu ces dernières années dans les sphères politiques : ce sont toujours des femmes qu'on fait tomber, lorsqu'on voit qu'il y a un problème dans le système et qu'il faut un sacrifice.

Qu'est-ce qui vous a guidés pour l'adaptation théâtrale du roman ?

M.C. Kev nous a donné carte blanche. L'adaptation est écrite par Laurence et moi, mais en complicité avec iel, qui nous a fourni quelques notes après avoir pris connaissance de notre première version. Pour nous, il est très important que le public soit capable de suivre les personnages et de les comprendre, de se projeter dans chacun. Et on se garde vraiment de prendre position, pour laisser de l'espace aux spectateurs et spectatrices. Par exemple,





NORD

13.

on a inventé une scène de médiation entre les Ateliers C/W et des groupes militants contre la gentrification, en essayant de donner une rhétorique égale aux différents partis. On désire que le spectacle apparaisse comme une question adressée au public, plutôt qu'une pièce qui fait la leçon. Il n'y a rien de plus repoussant qu'un spectacle moralisateur et ça a pour effet de cantonner les gens dans leurs positions.

L.D. Ce qu'on espère en fait, c'est que le public va passer toute la pièce à changer de camp. Ce qui va le rendre très actif, finalement. C'est ce qui est intéressant.

Vos projets présentent souvent un aspect documentaire. Ici aussi, vous vous appuyez sur le réel ?

L.D. On a formé un comité avec deux architectes, Renée Daoust et Rami Bebawi, ainsi qu'avec des membres du Comité d'action de Parc-Extension (CAPE)². On va les rencontrer dans les prochains mois, à la suite de la lecture de l'adaptation, pour recueillir leurs commentaires.

M.C. On a aussi envie de provoquer une vraie rencontre entre ces deux sphères qui n'ont jamais l'occasion d'être réunies. En plus, la scénographe Geneviève Lizotte va pouvoir être en dialogue avec les architectes, parce qu'on souhaite avoir des maquettes dans le spectacle. On leur a demandé : quels sont les projets que vous avez dessinés et qui n'ont jamais pu voir le jour ? On s'intéresse à ce qui pourrait nourrir l'univers esthétique de Céline, qu'il va falloir inventer pour le spectacle.

Il est encore bien tôt pour parler de la mise en scène, mais, justement, comment illustrer une pièce se déroulant dans le milieu de l'architecture ? On imagine que l'aspect visuel va être important ?

M.C. C'est pourquoi on a choisi Geneviève Lizotte, qui privilégie vraiment une approche d'arts visuels, qui est une passionnée d'architecture aussi. Et il y a toute une réflexion autour de la lumière, d'où l'inclusion de Julie Basse, une éclairagiste formidable, dans l'équipe.

L.D. On veut également que la conception vidéo, signée par Félix Fradet-Faguy, joue un rôle important. Cela va nous permettre d'évoquer certains lieux, d'imaginer qu'on est vraiment chez les ultrariches. Parce que c'est excessivement difficile de représenter ces espaces de façon crédible avec des décors de théâtre.

Pourquoi avoir choisi Anne Dorval pour incarner la protagoniste ?

M.C. Pour plusieurs raisons. Ce qui est particulier avec Anne, c'est qu'elle a une grande force, une grande intelligence et qu'elle n'est pas souvent choisie pour ces qualités-là. Elle l'est plutôt pour d'autres : sa répartie, son sens du rythme, sa capacité à composer des personnages.

L.D. Et c'est une vraie idéaliste, d'une rare intégrité, qui croit encore que le monde a droit à la beauté. Donc, quand elle va défendre les répliques de Céline sur scène, on va sentir que ça vient vraiment d'elle. C'est génial.

Quel effet souhaitez-vous que ce spectacle produise sur le public ?

M.C. J'espère que, grâce à la pièce, les gens seront un peu plus conscients après, en marchant dans la rue, du chemin qui a mené aux compromis architecturaux dont nos villes sont le résultat aujourd'hui. Et qu'ils seront plus sensibles aux disparités d'accès à la beauté entre les riches et les pauvres.

L.D. J'aimerais que le public sorte de la représentation en se disant : on m'a raconté le Québec sous un angle nouveau, qui sort des mythologies habituelles, avec un niveau d'intelligence et de complexité qui fait du bien.

PROPOS RECUEILLIS ET MIS EN FORME
PAR MARIE LABRECQUE, MARS 2025

¹ Règle selon laquelle l'État prévoit accepter la proposition au plus bas coût lors d'un appel d'offres public.

² Organisme voué à la défense des droits des locataires de ce quartier.

¹² Erin Hurlé, Antoine Yared, Laurence Dauphinais, Alexandre Cadieux, *Cyclorama*, texte et m.e.s. Laurence Dauphinais, CTD'A/Centaur, 2022. © Valérie Remise

¹³ Hannah Tooktoo, *Aalaapi* du Collectif Aalaapi, m.e.s. Laurence Dauphinais, Aalaapi / Magnéto, 2019. © Anne-Marie Baribeau

ANNE DORVAL

LA PASSION DE LA BEAUTÉ



14.

Anne Dorval fait rire, émeut et éblouit le public depuis plus de trente ans. Hilarante caricaturiste des travers humains dans les téléséries délirantes de Marc Brunet (*Le cœur a ses raisons*, *Les Bobos* et la récente *Splendeur et Influence*), interprète à fleur de peau de plusieurs films (*J'ai tué ma mère* et *Mommy* de Xavier Dolan, *14 jours 12 nuits* de Jean-Philippe Duval, *Réparer les vivants* de la Française Katell Quillévére, pour ne nommer que ceux-là) : l'immense étendue de son jeu, primé plusieurs fois ici et ailleurs, n'est plus à prouver.

Un talent dont le théâtre a longtemps été privé. La comédienne aura passé 12 ans loin des planches. Une question d'horaires compliqués pour celle qui avait alors de jeunes enfants et était prise par ses nombreux projets aux petit et grand écrans. Mais aussi, elle souffrait trop du trac. « Pourquoi accepter de me mettre dans ces états-là ? » a-t-elle fini par se demander.

Elle est enfin revenue sur scène, avec *Je t'écris au milieu d'un bel orage*, au TNM en 2023, à la suite de conversations avec ses partenaires de travail, Dany Boudreault, Maxime Carbonneau et Steve Gagnon, qui l'ont

finaleme nt convaincue. « Je fonctionne souvent comme ça : par rencontre avant tout. Je choisis les gens avec qui je travaille, je sais que je vais être bien avec eux. » La comédienne a aussi découvert sur ce spectacle la façon de diriger du metteur en scène Maxime Carbonneau, sa douceur. « Je me sentais en confiance. Je sentais qu'on me poussait à aller plus loin aussi. C'est tout ce que je veux : qu'on soit exigeant envers moi, mais avec amour. » Pour ce rôle de Maria Casarès, où elle était toujours en scène, Anne Dorval a remporté le prix Gascon-Roux de la meilleure interprétation féminine, voté par les abonné·es du TNM.

Mais son trac, lui, n'a pas disparu. « Il n'y a pas un soir où je me calme », dit-elle. Pourquoi retourner au théâtre alors ? « Pour me mettre en danger, probablement. Parce que les rôles y sont tellement puissants. Et pour le contact immédiat avec les gens qui sont dans la salle. C'est une drogue le théâtre... » Et Anne Dorval, qui avait déjà lu le roman *Que notre joie demeure*, avait été soufflée par « l'intelligence, la sensibilité et la profondeur » de Kev Lambert. « Céline est tellement un beau personnage. J'ai tant à dire à travers elle aussi. L'architecture m'intéresse beaucoup, depuis longtemps. Et l'œuvre pose, entre autres, des questions sur notre rapport à la beauté, à la pérennité. Céline dit tellement de choses avec lesquelles je suis en accord et que j'ai déjà dites moi-même. »

On comprend vite que le rôle de la starchitecte paraît taillé pour elle, en entendant Anne Dorval déplorer qu'on prenne si peu soin du patrimoine bâti au Québec, et combien la beauté, la qualité et l'harmonie ne sont pas une priorité dans notre société. « Il n'y a pas de tradition de transmission des arts, de tradition du goût. On n'a pas appris. C'est terrible ce que je dis ! On n'a pas le réflexe de protéger la beauté. On réfléchit souvent à court terme. »

La comédienne à la nature entière s'enflamme d'indignation en racontant sa vaine tentative, il y a quelques années, pour sauver la richesse patrimoniale d'une maison à Westmount, splendide, mais en décrépitude. Même si elle la savait trop chère pour ses moyens, elle est allée visiter six fois la demeure en vente. « Je n'en

dormais plus. Parce que je me disais : si ce n'est pas moi qui la prends, ils vont tout saccager à l'intérieur. » Et c'est ce qui est arrivé. La perte de ce bijou architectural, elle en parle, avec émotion, à la façon d'une peine d'amour.

Elle-même a développé son goût en fréquentant des artistes à travers la lecture, la visite de musées, de galeries, de voyages. « Je peux passer des jours à la bibliothèque à regarder des revues d'art – que je ne comprends pas toujours d'ailleurs. Ce sont des choses qui m'apaisent. La beauté m'aide à vivre, j'en ai besoin. J'ai besoin de découvrir des univers que je ne connais pas. Ça me nourrit. » Une passion qu'Anne Dorval va pouvoir partager dans *Que notre joie demeure*. Le rôle de la milliardaire lui permettra aussi d'incarner les contradictions d'un personnage qui, par d'autres côtés, est aux antipodes d'elle. « Elle dégage une telle force, il y a quelque chose de très affirmé chez elle, mais aussi de très souffrant, de désespéré. Chaque être humain n'est peut-être après tout qu'un petit enfant qui essaie d'avoir l'air d'un adulte. »

Une autre occasion pour la comédienne de montrer les diverses facettes de son talent.

PROPOS RECUEILLIS ET MIS EN FORME PAR MARIE LABRECQUE, MARS 2025

14. Anne Dorval dans le film *Mommy* de Xavier Dolan, Metafilms, 2014.

15. Anne Dorval, *Je t'écris au milieu d'un bel orage*, idée et adaptation de Dany Boudreault, m.e.s. Maxime Carboneau, TNM/La Messe Basse, 2023. © Yves Renaud

